

chapitre 21: Un enterrement de deuxième classe.

Je lus dans le livre :

"Lorsque la barque contenant le sarcophage de Monseigneur Jacques arriva miraculeusement au bord de l'océan, à Padron même, les coquillages vinrent accompagner la présence du Saint. Pour cela les mérelles, les mérellas, contraction d'étoile de la mer ("stella maris" ou "maris stella") finirent par se faire nommer "coquilles-Saint-Jacques". Tandis que les enfants trouvaient un nouveau palet à leur jeu de marelle, et un moyen nouveau de récolter l'eau pure des sources, les habitants de Padron, ce lieu choisi par les anges, virent le signe de l'Etoile, et remarquèrent un chant merveilleux. Le véritable chant des étoiles se fit entendre. Ce fut alors une grande allégresse. Pour cela, on nomma la colline ainsi désignée par le miracle: "Mons Gaudiae" ou "Montjoie" par les uns, au dessus de la Loire, et "Muntjoy" par les autres, en dessous du fleuve gaulois.

Le Signe apparut non loin d'un mont et fit sa demeure en un pré. Aussi nomma-t-on ce lieu "champ de l'Etoile", en latin "campus Stellae", puis Compostelle. Toi, comme tous les adeptes, cherche ton but d'une manière appropriée, et prends symboliquement la barque quel que soit ton chemin d'origine. Tu peux soit parvenir au lieu final du classique chemin du nord, et amarrer en le navire gardé soigneusement par Monseigneur Saint Denis. Soit, d'après les conseils du bon Saint Gilles, si tu as du moins besoin de retrouver la "tête du mort" (hélas, par bévue, trop mal nommée "du maure" par les anciens adeptes, mais ils ne pouvaient tout prévoir), près d'Arles au sud, "où sont les chauds lions", tu partiras par ce moyen même, et en contraire direction à celui des Saintes Maries, en Camargue. Alors, soit que tu choisisses le chemin d'occident, ou le retour aux sources du soleil levant, ton parcours sera parfait. Mais tu peux aussi prendre les deux voies en même temps. Nous nommons cela dans notre langue, le pèlerinage à Saint Michel Archange. Et encore, tu as le choix entre le Mont Gargan et le Mont Tombe, et d'autres solutions, peut-être plus pratiques et amusantes pour toi, comme un jeu d'enfant le ferait."

Et voilà ! Je me retrouvai encore tout seul, avec l'impression qu'on était en train de remettre en ordre les pièces sur la spirale, tandis que,

dans mon cornet aux moulinets impatients, les dés du jeu de l'oie attendaient de sortir à nouveau pour un parcours jamais encore fait.

L'été, cette fois, approchait vraiment. J'assistai à la liturgie de Pentecôte. A cette occasion de joie, l'église orthodoxe était ornée de magnifiques bouquets, couleur des fruits du pamplemousse et faits de genêts d'Espagne, unis, en beau savoir, à ces branches du même arbuste, mais de la variété rare donnant des fleurs rouges, et non jaunes comme les habituelles sur les chemins. Mais d'adeptes chuchotant dans mon dos, point.

Je fis les travaux alchimiques que l'on m'avait recommandés. Scrupuleusement. Hélas, en passant devant la place aux Herbes, il n'y avait personne à qui je puisse raconter les métamorphoses s'opérant en mon corps même !

Un jour je reçus une lettre de Michel. Il me recommanda, tout en m'encourageant, de préparer le livre qui m'avait été confié, car il avait été décidé de me le reprendre le jour de mon départ pour Paris. "Tout le groupe de copains, les neuf potes, et les trois pièces rapportées (sic), te poussent fortement à y rajouter un complément de ton cru. Chacun pense vraiment que ce leg sera profitable pour la suite des événements", écrivit l'amant de Myriam, en soulignant les deux phrases.

Alors, n'ayant vraiment guère autre chose à faire, et pour éviter la déprime, je me mis à l'ordinateur. J'écrivis un ensemble de textes, du premier chapitre intitulé "Au coeur de septembre", jusqu'au dernier, "Apokatastasis", qui raconte mon alchimique histoire. Les derniers chapitres, on s'en doute, furent les plus durs à la rédaction. Mais, avec le tour de main des adeptes, j'y parvins tout de même. Quand le tout fut bien rédigé, je le mis sur une disquette, dans le livre, après le dernier texte. Je considérai alors, attentivement, les réflexions des neuf : elles s'étaient poursuivies jusqu'à des années récentes. Dans ce cas, passer du stylo feutre à l'informatique ne devait pas étonner. Tout mon travail fut bien conditionné, selon les canons anciens et modernes, sur un support standard, dans le classique système d'exploitation bien connu, et sur un très courant traitement de texte, et fut escript agauchemens dans la langue des sages et des ânes sauvages. Qu'on ne me dise surtout pas que la méthode n'est pas traditionnelle ! Dans vingt ans, tout l'ensemble du compendium alchimique sera discrétisé, consultable et éditable sur

machine. La symbolique initiatique de Ken Thompson, Dennis Ritchie et Steve Bourne (fondateurs de la grande théorie et des systèmes et langages informatiques modernes vers 1978 : Unix et C) sera alors reconnue pour vraie, bellement hermétique. Adieu l'esprit rétro des chagrins, trop attachés à la plume sergent-major et à la bouteille d'encre des potaches d'avant 1914 ! Et puis, si on arrive à un temps sans machines, on n'aura sûrement plus besoin de mes textes.

Je collai soigneusement l'enveloppe, avec toute l'attention que je pus, sur le parchemin d'une page vierge, et je mis l'exergue suivante à l'encre indélébile de feutre :

Exergue :

Ce livre est destiné aux adolescents et aux jeunes gens qui, commençant par des jeux d'enfants voudraient apprendre progressivement le jeu, le jeu de la vie, à travers les sports et les trop ambigus jeux de société.

Il s'adresse aussi à tous ceux, sincères et de bonne volonté, qui sont devant la porte ou viennent de la franchir, de toute obédience, et de tout grade qu'ils soient.

Il s'adresse encore à tous les hommes de Dieu, qu'ils l'aiment, l'écoutent ou le craignent, ceux du moins qui savent ce que prier veut dire.

Et il s'adresse aussi, bien sûr, aux alchimistes et à tous les "amoureux" de science.

Je n'ai pas ici parlé du détail des opérations car beaucoup d'autres l'ont fait avant moi. Cependant je me suis attardé longuement sur deux points :

Tout d'abord, et c'est la première fois qu'on le fait de cette manière aussi clairement, j'ai soigneusement décrit tout le processus de la voie brève.

Ensuite, j'ai voulu exposer, dans le détail, et du plus sincèrement que je le pouvais, ce qui se passe dans le corps, dans le coeur, et dans

la tête du disciple, lorsqu'il va cheminant sur l'une des trois voies, celle qu'il a choisie.

Mais, me diras-tu, lors que tu douterais à la lecture de cet ouvrage, et lèverais l'objection suivante : est-ce vraiment sérieux, ou bien une sorte de manipulation, mettons, une action douteuse et trompeuse ?

Je te le dis en vérité : tu reconnaitras l'information authentique de la propagande, à ce que l'une te seras transmise dans la joie et la bonne humeur, et l'autre dans la constipation et le tragique.

N'oublie pas non plus que le rythme de l'oeuvre, comme le cheminement de l'existence d'ailleurs, participe du vivant. Il commence donc dans l'infime et l'incompréhensible, le surprenant et la lenteur. Puis, graduellement, tout va de plus en plus vite, au point que les derniers intéressants instants sont difficiles à capter. C'est le cas du processus de création des étoiles depuis la micro-poussière galactique jusqu'au premier éclat de lumière dans la nuit.

C'est le cas aussi de la progression de l'histoire de ce livre. Tu devras pour cela être patient, surtout au début, attentif, et même, peut-être, tout relire une fois. Si tu en as envie, je ne t'oblige pas. En tout cas si tu n'as pas, au moins une fois, fut-ce souri avec nous :

Alors, vivement la semaine des quatre Jeudi pour qu'on puisse tous rigoler ensemble !

Puis, je refermai l'ensemble après avoir reparcouru une dernière fois, avec grand soin et industrie, la série des textes, depuis les plus anciens jusqu'au mien. Les souvenirs personnels attachés à eux se ravivèrent soudain. Un peu. Je crois. Mais la boucle fut à nouveau ressoudée, et un papier d'emballage recouvrit le tout, en manière de discrétion.

Tout cela me prit fort longtemps, au point que le jour du solstice d'été me parut arriver trop vite.

Toujours personne dans les rues, ni adeptes, ni cybéliens. Seulement la radio. Elle signalait quelques événements de temps en temps. Ainsi, après le "surprenant remaniement ministériel de ces derniers jours", et qui amena le ministre de la Défense au premier portefeuille, tandis que le

Président, enfin guéri, revint à l'Elysée, on commençait à sentir des mouvements d'attaque boursiers, sur le franc et sur les valeurs de nos grandes Entreprises Nationales. Quelques artificielles explosions de mécontentement, parfois, un peu partout dans le pays. Bizarrement, beaucoup de titres européens, puis américains et asiatiques, se mirent à trembler à partir de cette époque, d'abord à Paris, puis, progressivement, sur toutes les places mondiales. Cela devint comme un subit mouvement de fond général, incohérent et incompréhensible, telle l'agitation d'une tente, alors que, derrière, on se bat à plusieurs, violemment, au corps à corps. Et en silence. Parallèlement (et je présumai alors, dans ma grande distraction et naïveté, que c'était à cause de leur inefficacité présente), de nombreux grands chefs d'entreprises tombèrent un peu partout, et furent remplacés par d'autres. La presse parla assez longuement, sur un ton badin, de "l'amusante valse à l'américaine des Entreprises", car le mouvement, perlé, dura jusqu'à l'automne et bien après. Et même jusqu'à l'espace de la fleur de may. Mais je n'en avais cure, quoique ce mouvement économique général m'inquiétait assez pour mon avenir personnel proche. Pour lors, c'était le premier jour de l'été et je comptai, à défaut de rencontrer mes amis, bien m'amuser à cette fête de la musique, ce soir là à Montpellier.

La nuit fut formidable et magique. Pourtant, malgré la foule hilare et rieuse, l'ambiance très curieuse, celle que j'avais bien connue dans le froid et à l'orée du printemps, faisait sa réapparition, maintenant, sous les étoiles. J'allais d'un groupe à l'autre, écouter les divers styles de musique. La circulation était vraiment difficile, dans le début, étouffant, de la chaleur nocturne. Malgré moi, je cherchai les potes. Malgré tout, en mon for intérieur, je savais ne pas pouvoir les rencontrer. Un curieux conditionnement pavlovien, venant d'on ne sait où, une étrange attitude humaine, inclinait obscurément les joyeux fêtards de cette nuit à une certaine difficulté à partager, ou simplement aller vers l'autre. Bref, à parler à l'inconnu quand il est seul. Faites l'expérience. Au hasard d'une foule, les rencontres, équivoquant un étrange jeu de dés, se font rouler comme dans un invisible cornet. A part, les timorés ! Les bandes en reconnaissance semblent ne connaître que le nombre. Les paires d'amis ou de couples se livrent avec facilité. Mais l'isolé, tel un solitaire cube d'ivoire, se sachant tomber dans le magique et sonore cercle de fer des tambourins ludiques d'autrefois, mis en face d'un duo, ou pire, d'un duel ou d'un groupe, se heurte à une réelle, mais

infrangible barrière. C'est un effet certain, venu d'une volonté obscure et perverse de créer, dans la généralité, trop d'individualités, bien trop d'individualités. Séparées. Après, après, munis de leur savant tas de théories, les sociologues vous parleront doctement du "manque de communication", ou de la "barrière entre les générations", que sais-je ! Moi, je sais que la "Terrible Grande Déesse" avait dit, bien avant Catherine de Médicis Reine de France : "divisez pour régner".

A la fin, fatigué, déchanté, tandis que je me retrouvais devant la petite place piétonne, assis devant l'église baroque, si bien conservée, de Notre-Dame des Tables. A côté du parvis, soutenu par un mur ancien, je voyais de loin, de l'autre côté de la place, la foule circuler et rire dans la ruelle passante. L'air se rafraîchit enfin un peu, et les chants commençaient à s'atténuer. La foule, aussi; se faisait moins dense, devant, sur la voie. J'entendais le bruissement des feuilles au souffle léger de la nuit, dessous le grand micocoulier, lequel cachait quelque peu tout ce mouvement, aux gens aimablement attablés, dehors, à quelque restaurant. Le moment, malgré tout, je le reconnus, était sublime et magique.

Personne ne voulait encore rentrer chez soi, surtout parmi nous, les jeunes. Alors je vis, dominant la foule qui passait joyeusement, trois hautes silhouettes allant rapides et mécaniques. C'étaient, probablement, de joyeux drilles, me dis-je. Ils passaient, curieusement habillés de vêtements assez sombres, faits de plumes. Mais le plus étrange venait du masque qu'ils portaient tous les trois, et qui cachait entièrement le chef. Ils filaient rapidement au dessus des têtes coiffées à la moderne, et, avec étonnement, cela jurait avec l'ambiance mouvante de cette nuit. Avec quelques variantes, entre eux, là haut, la confection de l'ensemble de ces costumes évoquait, assez, les somptueuses fêtes vénitienes d'autrefois. Mais ce qui m'intrigua le plus, ce furent, ce me semble, les regards rapides, de droite, de gauche, du bas, de leur tête mécaniquement amplifiée par le jeu des plumes, et qui leur donnait l'aspect de gigantesques et somptueux piverts noirs. De nuit noire. L'ensemble faisait assez grands échassiers, ou rapaces encore, tels le faucon ou le milan. Les gens, autour de moi, s'amusaient assez, de ce qui leur semblait une ridicule pantalonade, mais qui, en définitive, n'insultait pas trop la présence de la ville, de ce qu'elle nous relançait de son passé à certaines époques. Le XVIIème surtout... Les "échassiers" s'en furent dans

les rires moqueurs. Mais voici qu'ils revinrent depuis l'autre sens. Je n'avais pas remarqué la corde noire roulée, et attachée, à la hanche, tout à l'heure, que portait au poing, maintenant, le plus grand des trois, sans doute le meneur. C'est alors qu'un dépassant, assez ivre de vin et de joie, hilare et persifleur, se mit à faire branler une des échasses. Mal lui en prit, car, dans l'étonnement, je vis. L'oiseau de proie leva le bras. C'était un fouet. Et il frappa durement l'imprudent. Puis ses amis, venus en renfort. Le sang gicla des visages apeurés. Et s'enfuirent les drôles, en grinçant des dents. Poing levé. Je ne sais pourquoi, une angoisse soudaine s'empara de moi. Je me sentis comme sondé... Alors, tandis que ses deux acolytes l'encadraient, et visaient chacun dans une direction opposée, comme pour le protéger, le grand, tout d'oiseau sombre vêtu, tourna de partout la tête, rapidement, comme je l'ai dit. On eût cru une sorte de faucon maléfique, cherchant sa proie. Instinctivement, je me cachai après un recoin de mur, derrière. Et également derrière deux passants, qui assistaient, stupéfaits, tout comme moi, à la scène inouïe. Lorsque je croisai, rapidement, le noir, le noir très noir, regard de rapace à travers le masque de plumes de jais et de bleu sombre, un froid glacial me prit, et j'eus alors vraiment peur, très peur. Mais, heureusement, mercy, le balayage oculaire du grand serviteur de la nuit terrible, n'était que mécanique, et j'échappai ainsi à ses recherches. Les signes de mauvais augure s'échappèrent un peu plus loin. Pourtant¹, je le sentais bien, ils finiraient par aboutir du côté moins passant de la ruelle, ruelle piétonne où je me trouvais séant assis, si je restais sottement sur place. Tout foudroyé, mais fuyant soudainement, et en prenant un grand détour pour éviter, pour éviter tout le centre de la ville, je me souvins alors des mots de Sarah :

"Quand tout sera prêt, tu te coaguleras bien à ta pierre. Alors, les vautours du mal, les cybéliens, chercheront à te voler toute ton oeuvre, tout ton travail, pour récupérer ce qu'ils croient leur bien. Ce sera le signe que ce que nous appelons ta "petite mort" est proche."

En rentrant, tout en ayant la très prégnante impression que l'ombre même des rues peu fréquentées m'observait, car l'ensemble m'avait choqué, assez je crois, je téléphonai à Calid, en lui expliquant l'ensemble de mon aventure.

¹Pourtant

Je le vis à notre habituel café de la place aux Herbes, le lendemain, dans le rassurant plein jour. J'avais déjà pris mon billet et j'organisai mon départ, devant lui. Gaëlle devait me réceptionner avec sa voiture, dès mon arrivée à Paris. Bref, mon heure de départ fut notée, et il me promit que tous viendraient.

Je n'oubliai pas non plus, selon ma promesse, de passer voir le docteur Jo Nikodemos, et lui offris deux belles roses, l'une rouge, l'autre jaune. Il était pressé. Comme d'habitude. Mais, chose curieuse, il tint quand même à déballer prestement le paquet, et à mettre mes deux fleurs dans le splendide vase, où une autre rose magnifique exsudait déjà son parfum. Mais elle était blanche, celle-là. Je l'entendis brièvement, alors qu'il me chassait, déjà, à la quête d'un prochain client au salon d'attente :

"Voilà ! Comme cela personne ne saura ce qui venait de vous, ou d'un autre." Et il me salua rapidement, mais très amicalement.

Je prévins aussi Théo, qui promit de venir à mon départ.

Effectivement, au soir prévu, deux jours après, tout le monde était là, même le frangin, sauf Gladys occupée, et elle le regrettait beaucoup, à soigner une parente âgée, malade ce soir là.

C'était un train de nuit, et j'avais pris une couchette de deuxième classe. J'entrai dans le compartiment encore vide. J'organisai rapidement, avec l'habitude de la chose, mon espace lit, en haut. Puis Théo arriva. Il était le premier. Je descendis donc, enfin libéré de mes premières nécessités d'installation. Tandis que les voyageurs commençaient à monter dans mon compartiment, et les voisins, nous discutâmes sur le quai. Les nouvelles étaient bonnes. Il était en train de réussir ses derniers examens, le reste aussi, merci.

Puis vinrent les adeptes, les uns après les autres. Les couples furent les derniers. Au moment où Théo commençait, vu l'afflux des copains, à se douter que quelque chose se passait ; de pas comme d'habitude, ce soir là ; et, tandis que je commençais à sentir quelque vague jalousie monter dans l'air, car Jacques m'entretenait alors avec force rigolades, c'est l'instant que choisirent Sarah et Morien, bons derniers, pour paraître. Et, évidemment, Théo étonna tout le monde (il

fallait bien s'attendre à tout avec lui !), car il connaissait de vue le jeune rasta. Ils se saluèrent d'un sonore claquement de main, et, bien sûr, le fait de ma parenté avec l'un, et de mon amitié avec l'autre, renforça leur attention mutuelle. Mais ils se trouvèrent, or donc, plus d'affinités que prévues. Je sais que leur discussion se poursuivit plus tard que ce que tous prévoyaient au départ. Il les entortilla jusqu'à quatre heures du matin, dans une frénétique fringale de questions sur le grand-oeuvre. Et, en plus, tout le groupe avait marché !

Jacques soupirait, un peu caustique :

"Seigneur, pourquoi pars-tu, Gilles ? Quelque chose me dit qu'on va se retrouver avec le problème du treizième, à nouveau !"

Et tous de se mettre à rire autour de moi, tandis que les deux autres continuaient, un peu à l'écart, leur intéressante discussion privée.

Je profitai du calme pour remettre à Sarah, devant tout le groupe, y compris Calid et Michel, le paquet contenant le livre.

Guilhem me lança malicieusement :

"Je crois qu'il va bientôt servir de nouveau !"

Tous les regards se tournèrent vers l'israélite et le musulman, qui comprirent. Tout à la fois gênés et flattés, ils baissèrent la tête. Je sentis qu'il y allait y avoir quelques petits conflits de gestion du patrimoine, entre les deux nouveaux hommes du livre !

"On essayera d'y mettre bon ordre (monastique)!" m'affirma, rieur, le brave Jordi.

Mais Jacques me poussa du bras pour entrer dans le train, car l'heure du départ s'approchait. Avant les mouvements d'adieu, il me glissa dans l'oreille, ou plutôt entre les neurones, et j'entendis clairement dans ma tête :

"C'est ici ton épreuve. Mais ce sera tranquillou pour toi ! On a mis quatre gardiens pour protéger ta grande nuit, deux de chaque colonne du temple. Pas de panique, et cela se passera bien ! Que tous les Saints soient avec toi !"

Puis, très rapidement il m'embrassa, et ce fut le premier de la bande qui le fit. Je me rappelle encore sa mémorable claque dans le dos, plus sonore encore que d'habitude.

Ce fut au tour des autres. Même Morien et Théo firent de même, daignant s'interrompre dans leur grande diatribe, pour me souhaiter un bon voyage. Et je montai. Pour aller, évidemment, à la fenêtre. Tandis que j'entendais les dernières astuces alchimiques venues du groupe, en forme de conseil, je fus étonné du fait que Théo en extrait, sans le savoir, quelques unes de très savantes depuis son inconscient. Bon, me dis-je, un ancien incrédule qui passe à la science d'Hermès, cela va chauffer et tisonner dans les foyers à cucurbites !

Tandis que je m'interrogeais ainsi, j'entendis un jeune bheur qui, d'en bas, saluait sa fiancée, laquelle m'était invisible, de l'endroit où j'étais :

"Slama, Slama, Slama, Leïla Al-qadr !"

Ce qui peut se traduire par :

"Au revoir, au revoir, au revoir, Leïla Al-qadr !"

ou, plus poétiquement :

"Que la Paix, la Paix, la Paix soit sur cette nuit du Destin !"

Et j'en acceptai l'augure.

"N'oublie pas ton caducée portable !" fut le dernier mot que j'entendis depuis la ville, et il venait du frangin. Le train partait.

Je me retournai. Alors, je vis que le compartiment était occupé par trois hommes assez âgés, un peu plus que quarante ans, peut-être. Deux d'entre eux devaient êtres prêtres, pas de doute. Je le remarquai à leur habit de glergyman et à la croix à la boutonnière. Curieusement, malgré leur attentive lecture à quelque livre, et à une certaine discussion entre eux, je sentais, en quelque sorte, toute une attention venant de leur part, et qui me scrutait, mais non méchamment, au contraire. C'était plein de curiosité et de bienveillance. Le troisième voyageur, qui n'aimait pas les courants d'air, car le train prenait de l'allure, et la fenêtre était toujours ouverte, s'était manifestement replié à l'intérieur. Mais, comme

Ulysse entre Charibde et Scylla, il devait être écartelé entre deux dangers : le courant d'air, qui commençait à sentir de plus en plus la lavande et le pin, au fur et à mesure que nous sortions de la banlieue de Montpellier, et l'autre afflux d'air, venant apparemment de l'intérieur du compartiment. Or il n'y avait, en fait de courant d'air intérieur, qu'une docte et technique discussion théologique des deux prêtres, dont l'un était un moine arménien, lesquels allaient sans doute à un congrès à Paris. Je compris tout, en voyant le manège, à travers la paroi de la porte : le troisième larron portait à la boutonnière un pin's très particulier, que je reconnus être celui des franc-maçons. Voilà la raison de la seconde "allergie" du bonhomme ! Celui-ci, télépathe lui aussi, eh oui, m'envoya une sorte de sourire, mi "grr", mi poli. Je me mis à sourire :

"Décidément, les deux colonnes du temples ne sont pas encore prêtes à accepter de se rejoindre !" pensai-je.

Un rire derrière moi m'apprit la présence d'un quatrième et dernier télépathe. Je vis, à sa boutonnière, le même pin's. Mais il me dit :

"Bof, moi cela ne me dérange pas, vous savez ! Mais lui, c'est le premier de ses véritables voyages ce soir."

Je compris alors que, comme pour les religieux, il y avait, dans le groupe des "initiés", un plus âgé et un plus jeune. Puis, comme le plus âgé des "laïcs" était accoudé à la fenêtre et qu'il m'offrait une cigarette, j'acceptai. Et, d'ailleurs, comme les autres, ne voulant pas me coucher si vite, je me mis à discuter avec celui qui serait un de mes quatre compagnons de voyage.

Ce soir, le 24 juin et vigile de la fête, c'étaient les feux de la Saint Jean, et, bien sûr, mon interlocuteur ne pouvait l'ignorer. C'est d'ailleurs lui qui orienta la discussion là dessus. C'était très intéressant et très savant. Le paysage filait vite. Puis il me dit, en pensant à tout autre chose, et voyant mon soin à ne pas jeter le mégot allumé par dessus bord, car la végétation était très sèche en ce début d'été :

"Oui, il faut faire attention aux incendies. Cela a fait beaucoup de mal à la région. En général, les incendiaires viennent du nord du pays. Que voulez-vous, cela fait sept cent ans que cela dure, ras le bol !"

Une voix, d'un des prêtres, le romain, et qui avait tout entendu de loin, me parvint pourtant, malgré le bruit de l'air brassé :

"Il faut dire que nous avons eu assez de mal à les calmer, les porteurs de briquets !"

Une diatribe assez aigre allait sans doute se déclencher là, mais le contrôleur mit tout le monde d'accord.

Il approcha pour nous demander nos billets. En voyant le pin's de mon interlocuteur, pourtant très courtois, il rougit soudain, comme s'il avait absorbé une cuillerée de moutarde. Sa colère fut subite et rigolote, car le petit gros au képi s'animait d'une manière marrante. Il commença par réclamer la fermeture de la fenêtre, afin d'assurer la pérennité de la climatisation intérieure, puis à signaler, à l'appui du règlement, l'interdiction des cigarettes à cet endroit. Enfin, il prit le billet de mon malheureux voisin et le hacha presque, d'un geste rageur, avec son composteur. Il me dévisagea, mais comme je ne portais, en fait de pin's, que ma croix occitane et une médaille de Saint Gilles au cou, son ire passa au dessus de moi. Il ignora quasiment le second "laïc", bien qu'il écrasât son billet de sa machine, tout en le regardant, fulminant et silencieux, droit dans les yeux. Enfin, tout sourire, et avec plein de "Mon père", "Merci mon Père" il s'acquitta gracieusement de sa tâche auprès des religieux.

Tandis qu'il partait, mon pauvre fumeur brimé d'interlocuteur se mit à rire et me dit malicieusement :

"Celui-là, il m'a vraiment points-sonné !"

Nous rîmes ! Et reprîmes la discussion, mais sur un sujet, euh, moins brûlant, dirais-je, que l'instant d'avant.

Tandis que nous parlions ainsi dans le couloir, un gosse, puis un autre, nous passèrent entre les pattes. Ces gamins pétillaient de malice. Ils avaient l'air d'être plus adultes que leur âge. Ils jouaient à travers le couloir. Leurs réparties étaient vraiment, assez curieusement, presque

le fait d'hommes mûrs. Mais ils ne nous dérangent pas, en réalité. Le père sortit pourtant d'un compartiment voisin, où j'entendis des lambeaux de phrases, sons de radio :

"... places boursières mondiales. Aujourd'hui, c'est au tour des Etats Unis d'être frappés par ce que l'on a partout surnommé dans le monde "la valse des remaniements ministériels". En effet le chef de la CIA vient d'être limogé et remplacé par..."

Mais je n'en entendis pas plus. En effet, le père, un juif très pratiquant, boucles aux tempes, chapeau noir à la tête et écharpe de voyage à la ceinture, commençait à crier après sa progéniture :

"Elie, Elie, revient ici ! Avec Elisée, tout de suite !"

Encore un père abusif ! songai-je. Il rend la vie insupportable autour de lui, et après, il recherche ses surdoués qu'il a chassés ! Mais les deux gamins revenaient. Soudain, à mon grand étonnement, et à celui de son père, le jeune Elie me remit sa veste : "tiens, prends mon manteau. Il te servira. Pour le jeu, quoi !"

Mais c'était un jeu entre les deux gamins, et je n'y comprenais rien. Le père pas plus d'ailleurs. A son retour dans le compartiment, il lui envoya une splendide baffe, en disant :

"Pourquoi tu n'as pas, au moins, remis ton vêtement à Elisée, comme tu aurais pu le faire ? Il ne pourra plus servir, maintenant qu'il n'est plus cachère !"

Et il refusa la pièce de laine que je lui tendais quand même.

La mère, que je ne vis point, mais que j'entendis de loin, fit :

"Laisse, Eléazar, laisse ! Une bonne lessive demain à la maison, une bénédiction du rabbin là dessus, et il n'y paraîtra plus !"

Mais le brave homme, qui avait failli écharper son fils, me retendit le bout de tissu tricoté, et d'une seule pièce, d'un air féroce, et ne voulut rien entendre.

Je gardai donc le joli bout de laine, et le mis à côté de mon oreiller, tout en promettant de le remettre, en douce, au pauvre jeune Elie le lendemain.

Un autre barbu, hirsute celui-là, au visage parcheminé par le soleil féroce et desséchant du Maghreb, côté fin fond reculé d'Algérie, vint à traîner au même moment son pas lent à sandales, si caractéristique, par dessous sa gandourah à la saleté savamment travaillée. Tout en rajustant sa calotte, qui lui enserrait complètement la tête jusqu'au front, et qui lui donnait, de dos, une apparence de globule (blanc), il rajusta ostensiblement son maintien, et cracha au négligé juste devant le compartiment d'où sortait tant d'agitation. Il allait sans doute rejoindre un quelconque obscur et simplifié compartiment... Je soupirai à la tendre et si intelligente amitié de Calid, et de ses amis musulmans, que j'avais appris à aimer et respecter, là bas, dans la ville, ma ville.

Tout se calma. Les couloirs se vidèrent. Les bruits baissèrent. En traversant le couloir, j'entendis encore de loin la radio :

"...Rappelons le principal titre de la journée : une bombe atomique de faible puissance, sans doute artisanale, vient d'exploser dans la jungle de l'état de Nasilia, à deux cent kilomètres au sud de la capitale. On croit, de source bien informée, qu'il s'agit d'une maladresse de terroristes intégristes qui auraient eu là un de leurs camps d'entraînement. Bien que la pollution nucléaire ne semble pas très importante, les états voisins, ainsi que le Japon, l'Inde, l'Australie et la Nouvelle-Zélande ont émis de vigoureuses protestations. Les associations écologistes internationales "Verts Pâturages" et "Le céleri de Gaïa-Cybèle" viennent d'organiser d'importantes manifestations à Karbata, la capitale. Malgré le taux élevé des radiations relevé dans tout le Nasilia, la flotille écologique converge vers le pays, afin d'obtenir des grandes puissances un blocus de protestation. D'autres manifestations ont suivi dans toutes les capitales occidentales. Par un heureux concours de circonstances, il semble que le nombre de morts soit assez limité, vu la faible densité de population à l'épicentre de la catastrophe. Les secours internationaux s'organisent. Un spécialiste de l'OMS vient d'être détaché pour coordonner les efforts des associations humanitaires. "Médecins de Partout" est en train d'acheminer sur place des spécialistes et du matériel sophistiqué pour intervenir d'urgence sur les grands

brûlés, dont le nombre exact est encore inconnu, mais devrait être impressionnant. D'autre part, une équipe russe et européenne de décontamination s'est mise spontanément à la disposition des autorités locales. Il s'agit de ceux qui étaient intervenus après la catastrophe de Tchernobyl..."

Mais, malheureusement, l'auditeur avait coupé définitivement son poste. Je voulais en savoir plus dans mon compartiment, en demandant à mes voisins. Hélas, ils venaient de fermer la lumière pour s'endormir, et la porte était serrée. D'autre part, j'avais oublié de prendre un walkman. J'en fus donc réduit au silence de la nuit qui s'était enfin établi, relativement, si l'on pense que le bruit lancinant des boogies sur les rails couvrait tout de son rythme hypnotique². J'entrai alors dans une profonde rêverie. Tandis que, de dehors, l'obscurité, alors tombée depuis un moment, ne laissait paraître que quelques lumières venant de villages lointains³. Je voyais, depuis la fenêtre du couloir, la lune pâle éclairant⁴ au loin, de sa douce clarté, les contours lointains des collines, que l'on dépassait à grande vitesse. Le Rhône avait été franchi depuis longtemps, et l'on montait vers le nord, tout en suivant son cours.

J'hésitai à entrer. Car je me demandais ce que pouvait-être cette "petite mort" qui me pendait au nez. Mais, d'autre part, je sentais, sans aucun doute possible, l'appel de mes quatre voisins à rentrer et dormir. Enfin résigné, je pénétrai dans le compartiment. Il faisait noir quand je refermai la porte. L'on ne voyait plus rien, sauf la lumière de la petite veilleuse bleutée. Je commençai à m'allonger, à m'accouder plus tôt. Rien ne venait. Puis, je posai ma tête sur le coussin. Et, tandis que le bruit du train, atténué d'ici, se faisait quand même bien distinct, je fermai les yeux. J'attendis...

Alors, tout vint d'un coup. Comme si j'étais allongé sur le bord de l'océan, et que, soudain, une petite vague à la température assez fraîche me prenait assez lentement, lentement, mais pour couvrir impitoyablement, dans sa lenteur, tout mon corps, lequel, depuis les pieds jusqu'à la tête, subissait le phénomène. C'était incroyable : je sentais même l'air marin, le varech et l'iode ! Lorsque tout fut recouvert, j'eus comme une

²hypnotique

³lointains

⁴éclairant

impression de noyade, et je paniquai subitement. Mais je sentis soudain, fermement, mes quatre assesseurs. Les deux premiers me représentaient, mentalement, comme une sorte de Hiram. Les deux autres se souvenaient, en ce moment même, des épisodes de la mise au tombeau du Christ, et priaient. Cependant, tous me soutenaient attentivement. Etaient-ils déjà endormis, ou faisaient-ils semblant ? Je ne sais. Un peu plus loin, comme en retrait, je sentais d'autres présences, indéfinissables, mais bien incarnées. Ce n'étaient pas des égrégores, mais des amis. M'apparut le dôme blanc d'une église d'Orient, l'élégant profil de la voûte d'une mosquée blanche, le marbre blanc d'un temple jamais encore reconstruit. Il y eut aussi des odeurs d'encens d'Ethiopie, de rose des jardins alchimiques de France, du santal d'Inde et de Chine. Survinrent aussi d'assourdis murmures de chants montant de cryptes, perdues là haut, depuis plusieurs véritables Saintes Montagnes du monde. Tout se mit en mouvement. Et s'engloutit dans un tourbillon ivre et profond. Mais toutes ces présences secourables me firent du bien. Et, au dernier moment, me souvenant des paroles de l'adepte Jacques, je m'abandonnai, à moitié confiant, à moitié dans une prière. Je fus alors emporté comme dans un sombre gouffre marin. Soudain je perdis conscience. Sommeil ou coma ? Je ne sais.

Au matin, alors que le volet extérieur était sans doute relevé depuis un moment, je vis qu'il faisait jour. On traversait déjà la grande banlieue parisienne. Je songeai que l'oeuvre en voie humide s'annonçait en effet bien. Ce jour de la Saint Jean d'été était brillamment à l'eau : il pleuvait !

Cependant, mes compagnons de voyage, réveillés avant moi, rassemblaient leurs affaires, ou faisaient une brève toilette. Je m'habillai, encore à moitié ensommeillé. Tout mon corps était étrangement engourdi, comme s'il avait passé toute la nuit entière dans une immobilité forcée. J'avais des fourmis, comme on dit, et de partout. En me jetant depuis ma couchette sur la travée⁵ centrale, je m'écroulai : mes pieds ne me portaient plus. Mais on m'aida à me relever.

"Il faut un peu d'exercice pour la souplesse !" me dit un des "laïcs".

"L'air frais fera du bien !" conseilla un des clercs.

⁵trvée

Je suivis les deux suggestions en allant faire quelques pas dans le couloir. Et d'accomplir ensuite d'autres menus besoins. Tout le monde se préparait déjà. J'avais l'impression d'être parmi les derniers à m'être réveillé.

Cependant on arrivait enfin, et plus vite que je ne l'aurai cru. Je me précipitai pour rassembler mon sac à dos. Alors, le train arriva enfin en gare de Lyon.

L'air était frais, quoique chargé d'une odeur spéciale, et plein de bruits sourds et graves. Le tout faisait, à coup sûr, un impact certain, faisant rejaillir quelques souvenirs déjà reconnus, et sortant de ma mémoire, dans nombre de circonstances semblables. Certes, nous étions bien à Paris ! Pour combien de mois serais-je dans cette ville ou sa banlieue ? Et combien de semaines tiendrais-je le sevrage du sud ? Je me connaissais bien : environ quatre-vingt dix jours, pas plus, d'habitude. Certes, je préférais pourtant la transition du train, à la brutale apparition par l'avion, dans le ciel (pollué) de la capitale.

Mes compagnons me saluèrent, et je les remerciai silencieusement pour toute leur attention.

"Ce n'est rien, entendis-je, dans mon cerveau, et comme venant de quatre endroits différents. A une autre fois !"

"Merci pour le service", pensai-je, tout en priant pour ces quatre nobles voyageurs. Soudain, j'entendis de loin un brouhaha moqueur, non de mes neurones, mais du fond de mon coeur. C'était informel et joyeux à la fois, avec un bouquet de garrigue et de ciel bleu, et cela disait quelque chose comme :

"Coucou, c'est nous ! Bon courage et à bientôt. On ne t'oublie pas !"

Je sortis, encouragé par ce contact, bien que je me mis à pester en pensant aux hasards de l'histoire, qui avaient fait que la capitale était tant au nord de notre pays. Sa position était parfaitement déséquilibrée, de ce point de vue. Alors, me souvenant du cri de guerre de mes ancêtres, je poussai à qui voulait entendre, par volontaire provocation, tandis que je longuais les quelques wagons, vides maintenant, le long du quai, avant la sortie :

"Muntjoy, Muntjoy, Sant Gil !"

Et, justement, quelqu'un l'entendit, au moment où il sautait l'embryon d'escalier le menant au quai, depuis la porte de son wagon :

"Ah non ! Ah non, s'il vous plait ! Je sais que, à cause de nous, dans le nord, il vous a été confisqué le vrai cri de guerre de France. Mais sachez, mon jeune ami, que depuis Philippe le Bel, on se doit de lancer :

"Montjoie, Muntjoy, Saint Denis et Saint Gilles !"

C'était un vieil érudit portant le bonnet basque et le noeud à la cordelette de soie bleue sombre et très mince. Sa voix⁶ chevrotait, malgré l'accent très "nordiste". Il entamait, avec brio, des explications promettant d'être très longues, sur Saint Denis patron de Paris et des rois capétiens, et sur saint Gilles patron des comtes de Toulouse. Que sais-je encore ! Moi, je ne pouvais en placer une. "C'est bien connu, les jambons bayonnent", aurait dit à ma place un effronté. Mais, je vis, tandis qu'il était tout à son développement, je remarquai la décoration qu'il portait à la boutonnière. Je la reconnus. Il revendiquait donc, non sans une certaine modeste fierté, la distinction du Combattant Volontaire (avec un nombre de palmes que je n'osai plus compter à partir de la troisième, lorsque je le sus, bien plus tard). C'est lorsqu'il vit que j'avais entendu ce "détail", qu'il eut un léger temps d'arrêt dans son envolée, fort intéressante au demeurant. J'en profitai pour en placer une :

"Eh, père conscrit, vous êtes toujours aussi bavard lorsque vous montez à la capitale ? Je vous remercie pour votre vigilante attention à mon égard, mais j'aurais pu, moi aussi, vous renseigner et vous donner un point de vue, celui de mes recherches anciennes et modernes. Capital, l'un dans l'autre, tout ça !"

Nous nous quittâmes très bons amis, bien que je fus pourtant obligé, à ma confusion, et d'ailleurs à ma totale acceptation, car il avait raison, de répéter la fameuse phrase complète, sinon il ne m'aurait pas lâché.

⁶voie

De loin, j'aperçus la famille de ce pauvre petit Elie, et courus pour le rejoindre. Mais son frère se retournait déjà, à m'entendre venir. Je pus ainsi, tel Cincinnatus, mais en une autre occasion, lui remettre en douce la fameuse veste, de la main à la main, car je n'en voulais pas d'usage personnel, et, d'ailleurs, elle ne m'était pas destinée. L'enfant me fit comme un chut du doigt sur la bouche. Je ne sus jamais ce que ces gosses avaient dans la tête la veille⁷, lorsqu'ils me confièrent le pull, durant leur jeu du train.

Enfin, j'embrassai Gaëlle, que je vis au loin. Et, tandis que nous étions déjà en voiture, je songeai qu'une nouvelle partie de ma vie commençait. Mais je ne savais laquelle. En arrivant dans la chambre qui m'était allouée d'habitude, dans la petite ville de banlieue du Monestier, je m'accoudai comme il y a de longs mois déjà, devant le gazon trop vert (je n'avais plus l'habitude d'une telle végétation). Je compris pourtant encore une fois très vite, la raison d'une telle couleur : il se remit à pleuvoir !

⁷ vieille